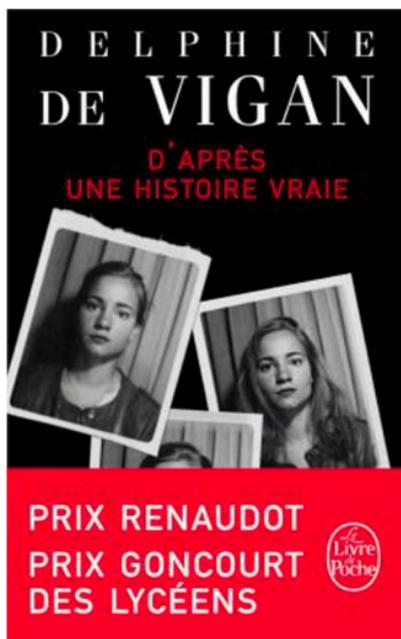


DELPHINE DE VIGAN

# Le Livre de Poche

*D'après  
une histoire vraie*

ROMAN



Le Livre de Poche remercie les éditions JC LATTÈS  
pour la parution de cet extrait



Quelques mois après la parution de mon dernier roman, j'ai cessé d'écrire. Pendant presque trois années, je n'ai pas écrit une ligne. Les expressions figées doivent parfois s'entendre au pied de la lettre : je n'ai pas écrit une lettre administrative, pas un carton de remerciement, pas une carte postale de vacances, pas une liste de courses. Rien qui demande un quelconque effort de rédaction, qui obéisse à quelque préoccupation de forme. Pas une ligne, pas un mot. La vue d'un bloc, d'un carnet, d'une fiche bristol me donnait mal au cœur.

Peu à peu, le geste lui-même est devenu occasionnel, hésitant, ne s'exécutait plus sans appréhension. Le simple fait de tenir un stylo m'est apparu de plus en plus difficile.

Plus tard, j'ai été prise de panique dès que j'ouvrais un document Word.

Je cherchais la bonne position, l'orientation optimale de l'écran, j'étirais mes jambes sous la table. Et puis je restais là, immobile, des heures durant, les yeux rivés sur l'écran.

Plus tard encore, mes mains se sont mises à trembler dès que je les approchais du clavier.

J'ai refusé sans distinction toutes les propositions qui m'ont été adressées : articles, nouvelles de l'été, préfaces

et autres participations à des ouvrages collectifs. Le simple mot *écrire* dans une lettre ou un message suffisait à me nouer l'estomac.

Écrire, je ne pouvais plus.

Écrire, c'était non.

Je sais aujourd'hui que différentes rumeurs ont circulé dans mon entourage, dans le milieu littéraire et sur les réseaux sociaux. Je sais qu'il a été dit que je n'écrirais plus, que j'étais parvenue au bout de quelque chose, que les feux de paille, ou de papier, toujours, finissent par s'éteindre. L'homme que j'aime s'est imaginé qu'à son contact j'avais perdu l'élan, ou bien la faille nourricière, et que par conséquent je ne tarderais pas à le quitter.

Lorsque des amis, des relations, et parfois même des journalistes se sont aventurés à me poser des questions sur ce silence, j'ai évoqué différents motifs ou empêchements parmi lesquels figuraient la fatigue, les déplacements à l'étranger, la pression liée au succès, ou même la fin d'un cycle littéraire. Je prétextais le manque de temps, la dispersion, l'agitation, et m'en tirais avec un sourire dont la feinte sérénité ne dupait personne.

Aujourd'hui, je sais que tout cela n'est que prétexte. Tout cela n'est rien.

Avec mes proches, il m'est sans doute arrivé d'évoquer la peur. Je ne me souviens pas d'avoir parlé de terreur, c'est pourtant de *terreur* qu'il était question. Maintenant je peux l'admettre : l'écriture qui m'occupait depuis si longtemps, qui avait si profondément transformé mon existence et m'était si précieuse, me terrorisait.

La vérité est qu'au moment où j'aurais dû me remettre à écrire, selon un cycle qui alterne des périodes de latence, d'incubation, et des périodes de rédaction à proprement parler – cycle quasi chronobiologique que j'expérimentais depuis plus de dix ans –, au moment donc où je m'apprêtais à commencer le livre pour lequel j'avais pris un certain nombre de notes et collecté une abondante documentation, j'ai rencontré L.

Aujourd'hui je sais que L. est la seule et unique raison de mon impuissance. Et que les deux années où nous avons été liées ont failli me faire taire à jamais.



# I

## SÉDUCTION

*— il avait l'impression d'être un personnage dont l'histoire n'était pas racontée comme des événements vrais, mais créée comme dans une fiction.*

(Stephen King, *Misery*)



Je voudrais raconter comment L. est entrée dans ma vie, dans quelles circonstances, je voudrais décrire avec précision le contexte qui a permis à L. de pénétrer dans ma sphère privée et, avec patience, d'en prendre possession. Ce n'est pas si simple. Et au moment où j'écris cette phrase, *comment L. est entrée dans ma vie*, je mesure ce que l'expression revêt de pompeux, un rien survenu, la manière dont elle souligne une dramaturgie qui n'existe pas encore, cette volonté d'annoncer le tournant ou le rebondissement. Oui L. est *entrée dans ma vie* et l'a bouleversée en profondeur, lentement, sûrement, insidieusement. L. est entrée dans ma vie comme sur un plateau de théâtre, au beau milieu de la représentation, comme si un metteur en scène avait veillé à ce qu'autour tout s'estompe pour lui faire place, comme si l'entrée de L. avait été apprêtée pour en signifier l'importance, afin qu'à ce moment précis le spectateur, et les autres personnages présents sur scène (moi, en l'occurrence) ne regardent qu'elle, afin que tout, autour de nous, s'immobilise, et que sa voix porte jusqu'au fond de la salle, bref pour qu'elle fasse son petit effet.

Mais je vais trop vite.

J'ai rencontré L. à la fin du mois de mars. À la rentrée suivante, L. évoluait dans ma vie telle une amie

de longue date, en terrain connu. À la rentrée suivante, nous avions déjà nos *private jokes*, une langue commune faite de sous-entendus et de double sens, des regards qui suffisaient à nous comprendre. Notre complicité se nourrissait de confidences partagées, mais aussi de non-dits et de commentaires silencieux. Avec le recul, et au vu de la violence qu'a revêtue plus tard notre relation, je pourrais être tentée de dire que L. est entrée dans ma vie par effraction, avec pour seul objectif l'annexion de mon territoire, mais ce serait faux.

L. est entrée en douceur, avec une infinie délicatesse, et j'ai passé avec elle des moments d'une étonnante complicité.

Dans l'après-midi qui a précédé notre rencontre, j'étais attendue pour une séance de dédicace au Salon du Livre de Paris. J'y avais retrouvé mon ami Olivier qui était l'invité d'une émission en direct sur le stand de Radio France. Je me suis mêlée au public pour l'écouter. Nous avons ensuite partagé un sandwich dans un recoin avec Rose, sa fille aînée, tous les trois assis sur la moquette usée du Salon. J'étais annoncée à 14 h 30 pour une signature, cela nous laissait peu de temps. Olivier n'a pas tardé à me dire que j'avais l'air épuisé, vraiment, il s'est inquiété de savoir comment je m'en sortais avec tout ça, *tout ça* désignant à la fois le fait d'avoir écrit un livre si personnel, si intime, et que ce livre rencontre un tel écho – écho que je n'avais pas envisagé une seconde, il le savait, et auquel, par conséquent, je n'étais pas préparée.

Plus tard, Olivier m'a proposé de m'accompagner et nous nous sommes dirigés vers le stand de mon éditeur.

Nous sommes passés devant une file d'attente, dense, serrée, j'ai cherché quel auteur se trouvait à l'autre bout, je me souviens d'avoir levé les yeux pour découvrir l'affiche qui nous révélerait son nom, et puis Olivier m'a soufflé je crois que c'est pour toi. En effet, la queue s'étirait au loin, puis tournait en coude jusqu'au stand où j'étais attendue.

En d'autres temps et même quelques mois plus tôt, cela m'aurait emplie de joie et sans doute de vanité. J'avais passé des heures à guetter le lecteur dans divers salons, sagement assise derrière ma pile de livres, sans que personne vienne, je connaissais ce désarroi, cette solitude un peu honteuse. J'étais maintenant envahie d'une tout autre sensation, une sorte d'étourdissement, un instant m'a traversée l'idée que c'était trop, trop pour une seule personne, trop pour moi. Olivier m'a dit qu'il me laissait là.

Mon livre avait paru fin août et j'allais depuis quelques mois de ville en ville, de rencontre en signature, de lecture en débat, dans les librairies, les bibliothèques, les médiathèques, où des lecteurs de plus en plus nombreux m'attendaient.

Cela me submergeait parfois, ce sentiment d'avoir fait mouche, d'avoir entraîné avec moi, derrière moi, des milliers de lecteurs, cette sensation, sans doute fallacieuse, d'avoir été entendue.

J'avais écrit un livre dont je n'avais pas imaginé la portée.

J'avais écrit un livre dont l'effet au sein de ma famille et autour de moi se diffuserait en plusieurs vagues,

dont je n'avais pas anticipé les dommages collatéraux, un livre qui ne tarderait pas à désigner mes appuis indéfectibles mais aussi mes faux alliés, et dont les effets retard se prolongeraient longtemps.

Je n'avais pas imaginé la multiplication de l'objet et ses conséquences, je n'avais pas imaginé cette image de ma mère, reproduite par centaines puis par milliers, cette photo mise en jaquette qui avait largement contribué à la propagation du texte, cette photo qui très vite s'était dissociée d'elle et désormais n'était plus ma mère mais le personnage du roman, trouble et diffracté.

Je n'avais pas imaginé les lecteurs émus, intimidés, je n'avais pas imaginé que certains pleureraient devant moi et combien il me serait difficile de ne pas pleurer avec eux.

Il y avait eu cette toute première fois, à Lille, où une jeune femme frêle et visiblement épuisée par plusieurs hospitalisations m'avait expliqué que le roman lui avait donné cet espoir fou, insensé, que malgré sa maladie, malgré ce qui était advenu et ne se réparerait pas, malgré ce qu'elle leur avait *infligé*, ses enfants, peut-être, pourraient l'aimer...

Et puis une autre fois à Paris, un dimanche matin, un homme abîmé m'avait parlé du trouble mental, du regard des autres sur lui, sur eux, ceux qui faisaient si peur qu'ils étaient tous rangés dans le même sac, bipolaires, schizophrènes, dépressifs, étiquetés comme des poulets sous cellophane selon les tendances du moment et les couvertures des magazines, et Lucile, mon héroïne intouchable qui les réhabilitait tous.

Et d'autres encore, à Strasbourg, à Nantes, à Montpellier, des gens que parfois j'avais eu envie de prendre dans mes bras.

Peu à peu, j'ai dressé tant bien que mal un imperceptible rempart, un cordon sanitaire qui me permettait de continuer, d'être là, de rester à la bonne distance, un mouvement du diaphragme qui bloquait l'air à hauteur du sternum, de telle sorte qu'il forme un minuscule coussin, un airbag invisible, que j'expirais ensuite par la bouche progressivement, une fois le danger passé. Ainsi pouvais-je écouter, parler, comprendre ce qui se tissait à l'endroit du livre, ce va-et-vient opéré entre le lecteur et le texte, le livre renvoyant le lecteur, presque toujours – et pour une raison que je ne sais pas expliquer –, à sa propre histoire. Le livre était une sorte de miroir, dont la profondeur de champ et les contours ne m'appartenaient plus.

Mais je savais qu'un jour ou l'autre tout cela me rattraperait, le nombre, oui, le nombre de lecteurs, de commentaires, d'invitations, le nombre de librairies visitées et d'heures passées dans les TGV, et qu'alors quelque chose céderait sous le poids de mes doutes et de mes contradictions. Je savais qu'un jour ou l'autre je ne pourrais m'y soustraire, et qu'il me faudrait prendre l'exacte mesure des choses, faute de m'en acquitter.

Au Salon, ce samedi-là, j'avais signé sans discontinuer. Des gens étaient venus pour me parler et je peinais à trouver mes mots pour les remercier, répondre à leurs questions, être à la hauteur de leur attente.